

Des littératures de l'immigration à l'écriture de la banlieue : Pratiques textuelles et enseignement

Cyrille François
Université de Cergy-Pontoise, France



Synergies Sud-Est européen n° 1 - 2008
pp. 149-157

Résumé : À partir d'un corpus composé de textes issus de l'immigration ou de/sur la banlieue, l'article s'interroge sur l'utilisation de la langue dans ces textes en articulant ces pratiques textuelles avec les représentations qui sont forgées dans l'atelier littéraire. Ceci revient à réfléchir à la manière dont les textes proposent une autre pensée du monde par l'exploitation subversive de la langue. Ainsi, après avoir souligné la tentation d'écrire sous la forme du témoignage, nous insistons sur le décentrage opéré sur la langue et les représentations par la littérature. Ce décentrage se manifeste notamment dans le recours à la dérision et dans la pratique de l'oralité. Ce positionnement n'étant pas gratuit, il induit une reterritorialisation dans une condition pensée comme marginale, c'est-à-dire allant à l'encontre des clichés et des codes habituels, dans un double mouvement d'expression et de contestation de cette condition. En dernière instance, nous déplorons le manque de considération dont bénéficient ces textes, le plus souvent absents des programmes d'enseignement du secondaire et du supérieur pour montrer les enjeux essentiels de leur reconnaissance.

Mots-clés : littérature immigration, banlieue, décentrage, oralité, métissage, postcolonialisme, enseignement

Abstract : Based on migrants and "suburb" texts, the aim of this paper is to analyse the link between the use of language and cultural representations. In other words, I will show that texts suggest other ways to express the link to the society or, more generally, to the world. Following comments on testimonial style, I will insist on the decentring of language effected by migrants or suburbs writers. This decentring is obvious in the use of derision and oral style. The subversive writing is not innocent: it infers a "reterritorialisation" (Deleuze and Guattari) in a marginal way of life which is expressed as opposed to stereotypes and norms. Furthermore, I will deplore that teachers don't take those texts in consideration: migrants authors fail to appear in the set books. Consequently, I will conclude with the reasons why we must teach this migrants and suburbs texts.

Key words : migrant literature, suburbs, decentring, oral, hybridity, postcolonial studies, teaching

Dans une réflexion sur la capacité d'un locuteur à habiter la langue et la culture dominantes, il nous a paru pertinent de questionner le travail de l'écrivain, c'est-à-dire celui pour qui la question de la langue et des significations qu'elle véhicule est la plus sensible. Notre hypothèse suppose - un peu idéalement - que par la création un dépassement des clivages entre norme et marginalités est possible. C'est pourquoi, il s'agira d'examiner les stratégies utilisées par ces écrivains pour dire, c'est-à-dire penser, leur rapport à la société française. Pour ce faire, je prendrai pour exemple les littératures de la seconde génération de l'immigration puis ce que l'on pourrait qualifier, faute de mieux, « écritures de la banlieue ». Reconnaître des *écritures* sur/de la banlieue ne consiste pas à avancer l'existence d'une littérature de la banlieue, mais à établir un corpus de textes traitant de la banlieue comme espace concret ou symbolique. Par delà une définition multiple de la banlieue, recouvrant les notions juridique, géographique, sociologique, culturelle, symbolique, cette étude abordera une banlieue telle qu'elle émerge des textes, socialement définie comme marginale par rapp cités », les « terrains vagues », et économiquement pauvre. Pour le dire autrement, nous qualifierons de banlieue l'espace à la fois concret et symbolique, réaliste et stéréotypé, tel qu'il ressort des textes. Marginale, elle l'est à l'évidence dans sa double position de repli et d'attrait à l'égard de la mégapole qui fascine.

Par conséquent, si l'on peut parler d'écritures sur/de la banlieue c'est dans la mesure où cet espace matériel et symbolique organise et oriente les significations du texte et sa « vision du monde ». Enfin, par extension, cette réflexion portera également sur le vécu de la marginalité dans Paris.

Du témoignage au décentrage

Depuis la première génération de l'immigration jusqu'aux générations suivantes aux écritures dites « urbaines » en passant par ce que l'on a appelé de façon discutable littérature « beur » guette la tentation d'écrire des témoignages. De même que pour l'exilé, il s'agit de trouver un moyen de se dire, tout à la fois déraciné et non intégré, hors de la littérature maghrébine, hors de la littérature française, pour l'auteur issu de la banlieue, la tentation se fait sentir de dénoncer ouvertement ce qu'il se passe là-bas, hors du centre des villes, loin des banlieues riches. On peut ainsi situer *Kiffe kiffe demain* (2004) de Faïza Guene dans ce type d'écriture. Cette tentation d'écrire des récits de vie conformes à un horizon d'attente - friand d'exotisme ou de douleur intime - pour se faire entendre, souligne à quel point des pratiques textuelles plus originales ou artistiques sont pénalisées en ce qu'elles échappent aux catégorisations. Ce problème intéresse la frontière floue et tenue entre création artistique et témoignage. Qu'il soit immigré, « beur », des banlieues, l'écrivain/écrivain est toujours piégé par l'attente et les représentations que l'on a de lui comme être social : sa « beurité » son origine culturelle ou sociale détermine la lecture de ses textes et la teneur de son comportement.

Le « roman » *Banlieue Noire* de Thomté Ryam (2006), préfacé par Lilian Thuram, contribue à exemplifier cette limite indécise. Le texte se conçoit dans son projet comme un récit de vie. C'est le premier mode d'appréhension du réel, proche du témoignage et ne s'en distinguant, du moins de prime abord, que

par la « fiction ». Se voulant exemplaire et authentique, le texte use de la provocation en s'adressant au petit-bourgeois, prototype de la personne qui, ne connaissant pas ces banlieues et pour qui, en fait un « cloaque de délinquants ». Avatar de discours sociologique, il lui manque néanmoins le projet scientifique, la démarche et la distance critique. La banlieue s'y dévoile par le biais d'un narrateur avortant par ses actes la possibilité qu'il avait de « s'en sortir », réduisant à néant son avenir prometteur dans le football. Ce discours « édifiant » vise par le même biais un autre lecteur-cible: le jeune de banlieue qui ne doit pas suivre son exemple.

En montrant la violence nue, le désespoir sans fards pour marquer le lectorat, ces témoignages ne pansent pas la plaie les séparant d'avec le « bien-vivre » social. En revanche, les textes littéraires vont apporter d'autres stratégies pour se dire tout en recréant du lien.

Afin de parler à partir de/sur l'étrangéité ou la marge - car tels sont le sentiment et la position assumés, les textes littéraires vont opérer un décentrage de la culture et du champ littéraire dominants par la langue et donc sur la « pensée » du texte. Le travail de la langue et de son imaginaire - déterminant la fonction poétique du langage et donc sa *littéralité* - vise à enclencher de nouvelles significations, à instaurer une *pensée dans* le langage. Par conséquent tout décentrement de la langue provoque celui des significations et du rapport au monde. Lorsque, architecte de l'imaginaire, le langage dit autrement l'individu, le réel, il ouvre la porte à de nouvelles fictions et enrichit la conscience commune.

Odile Cazenave définit le décentrage comme « un déplacement géographique qui correspond à un changement d'intérêt [...]. Au décentrage d'identité correspond un décentrage d'écriture » (Cazenave, 2001 : 147-148). Ce que Michel Laronde conceptualise comme suit :

Un discours « décentré » a pour support tout Texte qui, par rapport à une Langue commune et une Culture centripète, maintient des décalages idéologiques et linguistiques. Il s'agit de Textes qui sont produits à l'intérieur d'une Culture par des écrivains partiellement exogènes à celle-ci, et dont le débord (à la fois celui du Texte et celui de l'Ecrivain) exerce une torsion sur la forme et la valeur canoniques du message (Laronde, 1995 : 35).

La torsion exercée vaut certes pour le message, mais aussi plus précisément pour les significations engendrées. Les textes de l'immigration ou « de la banlieue » pratiquent un « décentrage » surtout de deux façons :

- par la pratique de l'humour et de l'auto-dérision
- par l'inclusion de mots d'argots, populaires ou étrangers.

On ne s'attardera pas sur le premier point. L'humour permet de déconstruire efficacement les images du discours central tout en témoignant d'un plaisir d'écriture manifeste : par exemple, *53 cm* de Bessora (1999), *Discopolis* de Philippe Camara (1993), ainsi que *Georgett!* de Farida Belgoul (1986) où, par le biais de l'écriture d'un regard à la fois naïf, enfantin mais grave, il déshabille les clichés et discours dominants. Dans l'ensemble, l'humour emprunte à la

cocasserie des remarques, la naïveté de points de vue, la dérision, le comique de situation, c'est-à-dire tout un appareillage de décalages entre discours décentrés et représentations centrales. Dans les écritures de la banlieue, enfin, cet humour se manifeste par des situations incongrues, par les jeux de mots et les jeux sur les références intertextuelles. Le langage use de l'ironie, de l'incongruité des images, de l'hybridation des niveaux de langue ou encore des références. C'est une façon d'investir les représentations, de prendre distance et position vis-à-vis d'elles.

L'oralité, agent du décentrage

Le travail de sape de certains stéréotypes par l'humour s'inscrit dans une langue qui puise dans l'oralité urbaine de la jeunesse métisse de la fin du XX^e siècle. Dans les représentations communes, celle-ci occupe la place de la variabilité, de l'évolution, de la mobilité : elle détient donc un pouvoir de subversion de l'unification linguistique et idéologique de la norme. L'oral marginal et marginalisé partage avec l'écrit des représentations qu'il marque par sa façon de voir, sa manière de les traiter par une « parlure », ce que Daniel Delas appelle une « abolition du contrôle logico-grammatical de la norme académique sur l'écrit littéraire » (Delas, 2004 : 87). La subversion littéraire permise par le travail esthétique contrecarre ainsi l'« exotisme intérieur » du témoignage, même si, peu à peu cet usage du français populaire en se répandant a été accepté et ne choque plus.

Dans *Le gone du Chaâba* (1986) d'Azouz Begag, qui retrace la vie d'un enfant dans un bidonville, sont dispersés des termes non-standard (à commencer par chaâba) provenant soit de la langue d'origine du père - l'arabe algérien - soit, assez rarement, du lexique lyonnais (gone). Dans une annexe, l'auteur/narrateur relève les termes et tournures du « langage » paternel. Par cet avatar de discours scientifique proposé dans le paratexte, le discours paternel ne se reconnaît plus comme une norme bafouée par des fautes mais bien comme une variation diaphasique de la langue. Cela change tout : d'une dépréciation du message et du locuteur, nous passons, par cette perspective non plus littéraire et normative mais sociolinguistique, à une analyse objective et, donc, à une reconnaissance et une légitimation de cette pratique langagière. Pour l'immigré, introduire au goutte-à-goutte des termes de sa langue rejoint le désir de faire reconnaître sa présence, de rendre doucement visible son origine dans le paysage culturel et littéraire français.

Ce marquage d'altérité dans la langue française a été adopté par une grande partie des auteurs immigrés ou descendants de l'immigration. Les écrivains d'origine subsaharienne, par exemple, africanisent la langue : ils lui infligent de la sorte, de manière très localisée, une étrangeté, pour le lecteur allogène. Pour les écritures de la banlieue, reprenons l'exemple de *Banlieue noire*. Le décentrage n'y est en fait que peu opérant : le parler « populaire » apparaît dans le discours direct par le lexique - marque du *socius* - mais beaucoup moins dans la syntaxe qui mime la simplicité grammaticale - pour cause d'efficacité pragmatique - de l'oralité. Le récit lui, bien qu'assumé par l'énonciation à la première personne, reste au niveau mésolectal. Récepteur des discours -

c'est-à-dire à la fois des pratiques formelles et des contenus socioculturels - ambiants, le personnage participe pleinement aux échanges linguistiques de son groupe et à la vision du monde partagée. C'est un cas typique de texte proche du témoignage, s'éloignant de fait de toute *poïesis*, privilégiant l'efficacité de transmission du vécu.

Des créations plus originales mènent plus loin la pratique du décentrage. C'est le cas des « divans » de Paul Smaïl ou, à un degré moindre, *Boomkoeur* de Rachid Djaïdani. En jouant avec le projet d'écriture qu'il revendique, le narrateur de *Boomkoeur*, dont le titre renvoie à un collectif de rap, a conscience du travail portant sur les niveaux de langue. Sa prise de distance par rapport aux codes langagiers et comportementaux de la banlieue justifie la teneur du style jouant de contrastes entre le verlan abscons de son ami - que le narrateur lui-même reconnaît ne pas toujours comprendre - et les mots savants piochés dans le dictionnaire. Le jeu sur les niveaux de langue - impliquant une prise de distance et une réappropriation - côtoie dans l'écriture un mélange ludique et créatif de différentes références composant l'univers d'un jeune d'aujourd'hui et ce, par le biais des comparaisons et métaphores, garantes de l'homogénéité et de la diversité des variations du texte. Dans l'ensemble, ce style est empreint du rythme et des images propres au hip-hop.

Paul Smaïl pratique lui aussi une langue vivante, inventive, stimulée par l'obsession d'un rythme de la parole en banlieue, s'appropriant les références tant poétiques que médiatiques avec des formules chocs, des fragments de lettres de lecteurs, de formules toutes faites... tout cela sous la forme de collages. La forme éclatée, en mosaïque, de *La passion selon moi* (2003) et l'absence de fil narratif serviraient à manifester l'expérience de l'exil, de la marginalité et du décentrage. D'une manière plus exacte, la dispersion des structures signifiantes ou encore le métissage des références détruisent les repères habituels de l'individu pour permettre de les repenser autrement, par le biais de cette pratique textuelle. *Banlieue noire*. Le mélange des niveaux de langue a quelque chose d'artificiel : au sein d'une syntaxe du registre mésolectal, des termes basilectaux de verlan ou de parler populaire tentent de donner une impression d'authenticité et de discours rapporté. Homogénéité et cohérence interne font ainsi défaut.

D'autres écritures, plus sobres, opèrent différemment ce décentrage. Il en va ainsi de l'excellent *Georgette!* de Farida Belghoul ou de *Presque un frère* de Tassadit Imache. Ce dernier présente une succession de voix - et donc de subjectivités - qui se répondent. L'écrivain met en place des constats implacables sur le réel - les Terrains, les codes qui y ont lieu - dans une syntaxe faite d'énoncés brefs, percutants, définissant des rapports, sans artifices mais trahissant les déceptions, la nervosité, la haine ou l'agressivité des personnages, comme autant de réactions à la dureté de l'existence. Le langage, dans un registre courant, parfois familier sans outrecuidance, ne se signale pas par un lexique « banlieue » et une oralité accrue. À des bribes d'authenticité de l'oral, l'auteur préfère une langue différente, travaillée dans un sens autre que le mimétisme du lexique oral, traduisant plus expressément un certain état d'être-au-monde. Cela s'ajoute à un réel anonyme, qui pourrait être celui

de n'importe quelle banlieue et qui apparaît d'autant plus terrifiant comme hors-monde.

Le décentrage par l'oral code le texte littéraire comme relevant des littératures postcoloniales en annulant l'opposition traditionnelle écrit/oral. Bien souvent remisé aux basses œuvres et au non-littéraire, voire au non-scriptible par l'école par exemple, il n'exclut cependant pas la qualité esthétique. Il semble alors fondamental de bien distinguer l'insertion de français non standard dans les discours des personnages et/le travail global du style de l'auteur à partir de ces variations dans la perspective éventuelle d'une *poiésis*. Là où la première se limite à une gageur d'authenticité, la seconde cherche à signifier autrement, à faire acte de création, de vision subjective du réel et donc de sa « possession », au sens où l'art est *pensée sur* et donc appropriation.

Ces textes, que traduisent la condition du jeune de banlieue ou des mégapoles, influencé par l'audiovisuel, le hip-hop, les modes, les nouveaux stéréotypes... C'est pourquoi, dans la mesure où les villes sont un lieu de « métissage » culturel, les artistes vont puiser dans les différentes sources et utiliser la vitalité de la création orale, des discours médiatiques, des slogans, de références sociales ou artistiques diverses, pour mieux se signifier et élaborer une conscience de leur monde autour d'une forme de métissage. La position d'étrangéité ou de marginalité se reflète dans une étrangéité à la langue ; elle dénote aussi peut-être une *surconscience linguistique* (Gauvin, 2003) du métissage culturel et linguistique et des variations du français. Cette fabrique d'une langue hétéroglotte et métisse *signifie* alors un monde interculturel.

Les auteurs font la preuve par l'écriture qu'il n'existe pas un français mais des variations diachronique, diatopique, diastratiques et diaphasiques. Ils feraient ainsi reconnaître au lecteur *la légitimité d'une présence allogène linguistiquement et culturellement* au sein de la société française et donneraient à penser une « *altérité intérieure* » et un métissage linguistique et culturel. Le décentrage et la reterritorialisation de l'écriture constitueraient donc une réponse à la question du « à partir de quoi écrire ».

Place des écritures des immigrations et de la banlieue dans l'enseignement

Le constat effectué par Alec Hargreaves il y a une dizaine d'année vaut toujours :

Force nous est de constater, pourtant que les rares programmes d'enseignement dans lesquels des œuvres de ce corpus aient trouvé place sont presque toujours dans des UFR de littératures maghrébines ou francophones alors que, comme nous le démontrerons plus loin, ce corpus appartient tout autant sinon plus à la littérature française (Hargreaves, p.20).

Les littératures dites issues de l'immigration et/ou les écritures de la banlieue n'ont pour l'instant guère droit de cité dans l'enseignement supérieur et, en particulier, dans les départements de lettres, en partie probablement à cause de leur place ambivalente entre les littératures française et francophones. Ces œuvres pâtiennent aussi de leur contemporanéité ou de leur extrême-

contemporanéité : cette actualité de la création la rend incompatible pour les institutions avec l'idée de chef-d'oeuvre à transmettre.

Leur mise à l'index trouve sans doute son origine dans leur pratique du décentrement. Charles Bonn le suppose lorsqu'il explique l'absence de cette « nouvelle littérature inclassable » des programmes d'enseignement de recherche maghrébins par « l'absence de clichés sur les lieux symboliques sur lesquels reposent les discours identitaires » (Bonn, 2001 : 49). Pour les mêmes raisons sans doute, cette littérature manque aussi à l'appel des programmes de littérature française et d'enseignement du français. Néanmoins, il arrive que certaines universités qui s'intéressent à la francophonie littéraire mettent la « littérature de l'immigration », « beur » au programme d'un cours à l'Université Paris IV - et non de l'immigration africaine. Il faut noter aussi l'importance que Charles Bonn a pu avoir sur la discipline à la fois par ses cours à l'Université Lyon II et ses ouvrages critiques. Le rapport de la littérature à la banlieue n'a lui, jamais été abordé semble-t-il explicitement, même en ce qui concerne les articles et ouvrages publiés, à l'exception d'un article de Christiane Chaulet-Achour (Bertucci et Houdart-Mérot, 2005 : 129-150).

En 1992, Azouz Begag (Begag, 1999 : 75) préconisait l'enseignement des romans « beur » dans le secondaire pour que les enfants d'immigrés scolarisés puissent se reconnaître dans ces textes. La proposition est stimulante d'intégrer des textes qui renvoient à ces jeunes leur monde, leurs pratiques langagières dans des trames textuelles en français, où plusieurs niveaux de langues se mêlent, où le style pourrait être qualifié de métisse. Ces livres manifestent donc ce que devrait être l'intégration : conservation de l'altérité, de l'opacité, dans une identité collective, sans assimilation. Néanmoins cette initiative s'effectuerait au détriment d'autres littératures - française, de la diaspora africaine, antillaise etc. La suggestion d'Azouz Begag peut se concevoir de manière plus nuancée comme une invitation à intégrer la littérature des beurs dans un enseignement multiple qui prendrait en compte les littératures dites mineures et repenserait aussi la place de la littérature française classique ainsi que les enjeux de son enseignement. À noter que *Le Gone du Chaâba* a lui-même été inclus dans les années 1990 dans les programmes de certains collèges (Hargreaves, 1995 : 18). Cela induirait du même coup une reconnaissance des immigrés, de la banlieue et de leurs pratiques artistiques comme intégrés aux champs social, culturel et artistique français.

Afin de reconsidérer la place et l'importance des textes issus de l'immigration et de la banlieue, j'ai décidé d'inscrire au programme d'un TD de littérature francophone pour des L4 à l'Université de Cergy-Pontoise, *La Cendre des Villes* de Mounsi. Dans ce cours portant sur la littérature francophone au tournant des années 2000, ce bref roman occupe le pan consacré à l'écriture de la banlieue, de la marginalité et de la condition moderne. Étudié sous l'angle de la vision périphérique de la société, sous l'éclairage du tragique, ou encore de l'écriture de la marginalité et de la migration, il permet par la même occasion de mesurer la possibilité de consacrer ultérieurement un TD aux écritures de la banlieue... avec des corpus à définir en fonction des problématiques choisies.

En étendant la perspective aux représentations de la ville, il serait possible

d'y associer *Arobase* d'Aziz Chouaki qui, s'il ne relève pas des écritures de la banlieue, donne à voir la « condition urbaine » de jeunes à Paris. Ou, pour ne pas constituer un corpus uniquement avec des auteurs d'origine Maghrébine, intégrer à partir d'une autre problématique, un texte de Dominique Le Boucher, de Daniel Biyaoula, ou de Jean-Roger Essomba - axés sur le sentiment d'étrangeté dans Paris.

Plus généralement, enseigner ces textes permet de :

- Montrer que la littérature n'est pas digne d'intérêt et de transmission uniquement lorsqu'elle atteint un certain « âge » à partir duquel elle se serait bonifiée. Nul n'est besoin d'attendre son entrée dans une tradition.
- Reconnaître la qualité de ces créations littéraire et y sensibiliser. Ces textes se situent entre création artistique et pratique langagière. Ces deux aspects, fortement intriqués soulignent et l'esthétique - souvent obliérée pour ce type de texte - et la pratique discursive, la mise en communication.
- Renoncer à un enseignement patrimonial, hexagonal et monolingue de la littérature. La démarche consiste à les inclure donc dans une histoire pluriculturelle et multilingue de la littérature en France.
- Penser la place de ces écritures entre la littérature française et les littératures francophones hors de France et interroger la catégorisation littéraire. Dans le même, cela conduit à interroger la position et les positionnements actuels de faits littéraires ne correspondant pas aux normes du centre littéraire et ne fournissant pas toujours à la médiatisation un contenu « savoureux ».
- Souligner l'actualité du fait littéraire et l'impact, ou le lien entretenu, entre une création et le monde dans lequel elle émerge ; et faire prendre conscience de réalités socioculturelles.

Conclusion

De nombreuses pistes sont exploitables pour l'approche des écritures de la marginalité, dont deux seraient celles tout juste amorcées ici : le rapport à la langue par exemple, en examinant plus en détail les convergences et les divergences avec les écritures franco-françaises par des auteurs étrangers à la banlieue ou à la marginalité. Quelle extériorité culturelle y est appliquée? Peut-on parler d'« intranquillité » ou de « surconscience linguistique » - celle-ci impliquant un rapport d'altérité ? La seconde perspective mènerait, elle, à une insistance sur l'être-au-monde et l'altérité dans toutes ses variantes. Ces perspectives, comme d'autre, interrogeraient alors la participation de ces textes à l'imaginaire français et francophone tout en décloisonnant dans le même élan les textes issus des diasporas d'Afrique Noire, du Maghreb, du Moyen-Orient, sans effacer les particularités individuelles et collectives. Cette réflexion ne doit, quoiqu'il en soit, pas perdre de vue que l'écrivain, en dépassant le témoignage, donne à repenser le rapport aux langues et aux registres de langue, aux relations entre humains et avec l'environnement. Il reterritorialise l'écriture dans des « milieux » métissés, marqués par de nouvelles valeurs. La lecture en devient un exercice esthétique de la pensée dont l'enseignement devient la nécessaire prolongation et amplification.

Bibliographie

- Begag, A. 1986. *Le gone du Chaâba*. Paris : Seuil.
- Begag, A. 1999. « Ecritures marginales en France. Etre écrivain d'origine maghrébine ». *Tangence*, n°59, pp.62-76.
- Belghoul, F. 1986. *Georgette !* Paris : Barrault.
- Bertucci, M-M. et Houdart-Merot, V. (dir.). 2005. *Situations de banlieues : enseignement, langues, cultures*. Actes du colloque international de l'Université de Cergy-Pontoise des 24-25 décembre 2004. Lyon : INRP.
- Bessora. 1999. *53 cm*. Paris : Le Serpent à Plumes.
- Bonn, C. 2001. « L'exil et la quête d'identité, fausses portes pour une approche des littératures de l'immigration? ». In *Cultures transnationales de France : des « Beurs » aux...? Gafaïti, H. (éd.)*. Paris : L'Harmattan, pp.37-54.
- Camara, P. 1993. *Discopolis*. Paris : L'Harmattan.
- Cazenave, O. 2004. *Afrique sur Seine : Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*. Paris : L'Harmattan.
- Chouaki, A. 2004. *Arobase*. Paris : Balland.
- Delas, D. 2004. « Jalons pour une histoire du français populaire par la littérature ». *Français des banlieues, français populaire ?* Delas, D. et Bertucci, M-M. (dirs.). Amiens : Encre / Université de Cergy-Pontoise, pp.81-100.
- Djaïdani, R. 1999. *Boomkoeur*. Paris : Seuil.
- Fonkoua, R. 1998. « Le 'voyage à l'envers'. Essai sur le discours des voyageurs nègres en France ». *Les discours de voyage. Afrique - Antilles*. Fonkoua, R. (dir.). Paris : Karthala, pp. 117-145.
- Gauvin, L. 2004. *La Fabrique de la Langue : de François Rabelais à Réjean Ducharme*. Paris : Seuil.
- Guene, F. 2004. *Kiffe kiffe demain*. Paris : Hachette Littératures.
- Imache, T. 2000. *Presque un frère : conte du temps présent*. Arles : Actes Sud.
- Laronde, M. 1995. « Stratégies rhétoriques du discours décentré ». *Littératures des immigrations*. Vol.1. *Un espace littéraire émergent*. Bonn, B. (dir.). Paris : L'Harmattan, pp.29-40.
- Hargreaves, A. 1995. « La littérature issue de l'immigration maghrébine en France : une littérature « mineur » ? ». *Littératures des immigrations*, Vol 1. *Un espace littéraire émergent*. Bonn, B. (dir.). Paris : L'Harmattan, pp.17-28.
- Mounsi, M. 1993. *La Cendre des Villes*. Paris : Stock.
- Ryam, T. 2006. *Banlieue noire*. Paris : Présence Africaine.
- Smaïl, P. 1999. *La passion selon moi*. Paris : Laffont.